

Extrait de l'*Histoire de dix ans, 1830-1840* (paru en 1842)

« M. de Chateaubriand était tombé dans un dégoût mortel des hommes et de son siècle. [...] Rien n'existait plus, en effet, de ce qui avait été pour lui un désir, un espoir ou une croyance ; et après le grand naufrage (1) auquel il avait survécu, il cherchait en vain dans ce qui n'avait pas encore succombé, un aliment à son enthousiasme ou des inspirations pour son génie. La noblesse détruite, la monarchie abaissée, la religion flétrie, la liberté perdue, ne laissaient que désenchantement dans son existence de chevalier, de gentilhomme et de poète. Des spectacles éclatants, des affections illustres, ou, du moins, des inimitiés qui élèvent, voilà ce qu'il aurait fallu à ce cœur tourmenté ; et tout cela lui manquait.[...] Après la victoire remportée en juillet sur la monarchie et la noblesse, quel rôle pouvait être réservé à M. de Chateaubriand ? Celui d'homme de parti ? Il y était impropre, appartenant à cette classe de natures délicates, que rebutent les minces détails, qu'une activité banale fatigue, qui ne sont portées qu'aux grands sacrifices, ne consentent à combattre que les grands obstacles, et ne savent se résigner ni à employer des instruments vils, ni à ruser avec les passions humaines. Ce genre d'incapacité, les amis de M. de Chateaubriand le reconnaissaient en lui. Ses ennemis allaient plus loin : ils lui refusaient toutes les qualités de l'homme politique, et ils rappelaient quelles avaient été les manifestations de sa vie active : son faste et ses préoccupations littéraires dans l'exercice du pouvoir, son indolence un peu hautaine, au milieu des intrigues de Cour ; les ambassades rêvées par lui comme autant de pieux pèlerinages ; son dédain pour les soins vulgaires ; son goût excessif pour les choses d'éclat ; ses prodigalités ; sa fortune même jeté au vent avec la philosophie d'un barde et la magnifique insouciance d'un grand seigneur. Il est certain que M. de Chateaubriand aurait envisagé volontiers le commandement sous son aspect poétique. Il aurait voulu monter au faîte de la société, pour y jouir d'une perspective plus étendue et plus lumineuse, pour y charmer les hommes en associant à leurs agitations les efforts de sa pensée, pour y composer en quelque sorte, de vivants poèmes. Eh qu'importe ? Ceux-là seuls agissent fortement sur les peuples, qui portent en eux de quoi s'élever au-dessus des pensées communes. Napoléon ne l'ignorait pas, lui dont la lecture d'Ossian avait toujours enchanté les loisirs rapides, et qui avait dû à la poésie de ses conceptions, de ses actes, de son langage, une si grande partie de cet ascendant prodigieux qui, mieux que ses victoires, témoigna de la grandeur de sa mission terrestre. Ce n'étaient donc pas les qualités de l'homme politique qui faisaient défaut à M. de Chateaubriand ; c'étaient celles de l'homme de parti. [...] Les partisans les plus obstinés de l'ancienne monarchie ne pouvaient pardonner à M. de Chateaubriand d'avoir été ébloui par la gloire de Bonaparte, et d'avoir attendu pour s'armer contre lui d'un ressentiment immortel le meurtre du duc d'Enghien ; ils ne pouvaient lui pardonner la presse défendue et la Révolution de Juillet admirée. »

(1) La Révolution.